

Lien social et Politiques

Le travail de rue : accompagner les jeunes au fil de leurs aléas existentiels et quotidiens

Annie Fontaine

Accompagnement des jeunes en difficulté
Numéro 70, automne 2013

URI : id.erudit.org/iderudit/1021163ar
DOI : [10.7202/1021163ar](https://doi.org/10.7202/1021163ar)

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lien social et Politiques

ISSN 1204-3206 (imprimé)
1703-9665 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fontaine, A. (2013). Le travail de rue : accompagner les jeunes au fil de leurs aléas existentiels et quotidiens. *Lien social et Politiques*, (70), 189–203. doi:10.7202/1021163ar

Résumé de l'article

Après avoir posé un regard sur le besoin d'accompagnement social des jeunes plus ou moins en rupture sociale, l'article décrit comment les pratiques d'action communautaire en travail de rue permettent d'explorer « in situ » leur vie sociale et intime, puis de mettre en oeuvre un accompagnement modulé à leurs préoccupations et aspirations suivant les aléas de leur vie quotidienne ainsi que de leurs enjeux existentiels et sociaux. Cette réflexion souligne aussi les paradoxes de cette logique de l'accompagnement qui participe d'une tendance à l'individualisation de l'intervention et à l'instrumentalisation de la relation de proximité.

Tous droits réservés © Lien social et Politiques, 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Le travail de rue : accompagner les jeunes au fil de leurs aléas existentiels et quotidiens

ANNIE FONTAINE
Professeure adjointe
École de service social
Université de Montréal

Le présent article s'intéresse à la position et au rôle d'accompagnement qu'occupent les travailleurs de rue dans la trajectoire des jeunes et dans leurs interactions avec les structures sociales concernées par différentes facettes de leur réalité. Synthèse de réflexions tirées de ma thèse doctorale (Fontaine, 2011) et de travaux antérieurs sur le travail de rue (Duval *et al*, 2004 ; Fontaine 2001 ; Duval et Fontaine, 2000), cet exercice met en perspective l'intérêt d'investiguer comment la négociation plurielle du sens et des usages du travail de rue affectent l'adéquation de cette intervention à la trajectoire et aux conditions de vie des jeunes en rupture sociale, sujet qui fait l'objet d'un projet de recherche actuellement en phase de démarrage.

LE BESOIN D'ACCOMPAGNEMENT SOCIAL DES JEUNES EN RUPTURE SOCIALE

Alors que les défis de la jeunesse d'aujourd'hui relèvent en grande partie de la pression à l'autoréalisation dans un contexte rempli d'obstacles structurels, il n'est pas surprenant que soit de plus en plus privilégié l'accompagnement social des jeunes au fil de leurs trajectoires individuelles.

Les aléas de la jeunesse contemporaine

De nombreux travaux mettent en lumière l'ampleur des obstacles, des opportunités et des défis auxquels fait face la jeunesse occidentale dans le contexte d'un monde en profonde mutation marqué par l'accélération de la montée de l'individualisme et par la fragmentation des mécanismes normatifs traditionnels (famille, école, travail, etc.). Comme le traitent sous divers angles plusieurs auteurs, les jeunes des générations actuelles sont obligés à un constant bricolage de leurs liens sociaux pour construire le sens de leur vie et leur place en société (Fontaine, 2011b ; Colombo, 2010 ; Jeffrey, 2004 ; Parazelli, 2002 ; Bondu, 1998).

En effet, baignés dans un climat d'incertitude existentielle et structurelle, les jeunes, comme les adultes d'ailleurs, sont forcés de trouver par eux-mêmes, dans la vastitude des valeurs ambiantes, des sources de signification à partir desquelles interpréter leur vécu. Devant un tel défi, l'autonomie devient non seulement une valeur ou une qualité, mais bien une finalité ultime et une compétence essentielle pour être en mesure de profiter le plus possible de « l'indétermination des règles du jeu » afin d'explorer des expériences dont tirer des sensations et des apprentissages permettant de bâtir son identité intime et sociale (Parazelli, 2002).

Or, bien que certains tirent avantage de la pluralité des horizons qui émerge de ce monde concurrentiel en perpétuelle quête d'innovation et de performance, de nombreux jeunes se débattent au quotidien pour tisser le sens de leur existence et pour tracer leur route en société. En effet, dans l'ombre de l'image idéalisée de l'individu autoréalisé qui profite de ses libertés individuelles pour accomplir ses désirs, plusieurs entendent résonner la menace « d'accusation d'incompétence à l'endroit de ceux qui ne réussissent pas » (Châtel, 2010 : 210). Ainsi, la somme de pressions, d'obstacles et de culs-de-sac qui freinent leur élan entraîne non seulement une panoplie de problèmes pratiques, matériels, relationnels et institutionnels dans la vie de plusieurs jeunes, mais tend aussi à creuser chez certains la rupture de leur lien symbolique à la société à travers un processus marqué en amont ou en aval par la fragilisation des liens entretenus avec leurs réseaux de socialité et, plus largement, avec le champ social institué (Fontaine, 2011b ; Châtel et Roy, 2010 ; Roy et Hurtubise, 2007 ; Bondu, 1998). En somme, comme le relève Bondu, les occasions de rompre ou de renouer avec différentes sphères de vie des jeunes au cours de leur parcours rend de plus en plus difficile de distinguer les jeunes en difficulté des difficultés de la jeunesse.

Ainsi, bien que certains parviennent à faire leur place avec plus ou moins de succès, le cumul « d'échecs à la norme » vécu par certains jeunes, que ce soit par des processus de relégation, d'opposition ou d'autoexclusion, les amène progressivement ou radicalement à s'éloigner ou à être écartés des lieux et des modalités par lesquels passe l'appropriation d'une identité et d'une place sociales reconnues (Xiberras, 1993). C'est ainsi qu'à l'écart des « lieux socialement valorisés », certains jeunes se retrouvent dans une spirale de disqualification où certaines réponses institutionnelles viennent parfois accentuer plutôt que diminuer leur processus de marginalisation, rendant ainsi encore plus ardue leur construction identitaire (Châtel et Roy, 2010 ; Colombo, 2010).

L'offre de proximité comme réponse à la quête d'autonomie

À la lumière de l'injonction d'autonomie posée comme norme centrale de la société occidentale, on comprend que cette valeur se retrouve au cœur des objectifs de plusieurs politiques, programmes sociaux et stratégies d'intervention. À

cet égard, Santé Canada confirme la pertinence d'une approche intégrée qui offre des services personnalisés, diversifiés, adaptés et facilement accessibles aux jeunes, et qui stimule leur participation active et continue au profit de « solutions réalistes et plausibles aux problèmes qui les touchent directement [leur permettant] de prendre leur avenir en main » (2011 : 133).

Dans cette perspective, il semble conséquent que la logique de l'accompagnement social soit de plus en plus souvent mise en valeur comme une forme d'intervention qui permet de s'ajuster aux trajectoires des individus et de moduler son action de manière à soutenir les personnes à travers la mouvance et les défis de leur existence. Comme le résume Gagnon :

L'accompagnement doit aider à s'adapter au changement perpétuel, à faire face aux transformations continues et rapides de l'organisation sociale, aux perturbations que connaît chaque individu dans son parcours, aux changements de ses rôles et de son identité, aux exigences de l'autonomie et de l'individualité, et à l'insécurité que cela occasionne (2009 : 341).

Aussi la prise en compte des facteurs structurels qui entretiennent l'incertitude dans le parcours d'une part importante de la jeunesse invite-t-elle à mettre en œuvre des pratiques d'intervention souples, fondées sur l'établissement d'un lien de confiance, permettant d'accompagner les jeunes au fil des aléas qui marquent les étapes de leur adolescence et de leur passage à la vie adulte (Fontaine, 2011b ; Goyette *et al.*, 2011 ; Santé Canada, 2011 ; Bellot et Baillergeau, 2007). À cet égard, les exigences particulièrement élevées d'adaptation et d'autonomisation pendant cette phase de la jeunesse amènent Jeffrey (2004) à insister sur la valeur de l'accompagnement d'un adulte avec qui le dialogue et la ritualisation des passages favorisent la mise en sens des expériences vécues par les jeunes, en particulier par ceux qui sont confrontés à des situations de ruptures sociales. De son point de vue, et comme l'estiment aussi d'autres auteurs, cette occasion de co-construction de sens au sujet de leur existence contribue à les protéger contre les risques de sombrer dans l'anxiété et l'agitation ainsi que dans des pratiques compensatoires potentiellement dangereuses (Colombo, 2010 ; Le Breton, 2002 ; Parazelli, 2002).

Parmi les formes d'accompagnement sollicitées pour répondre à ces besoins de négociation du quotidien ressentis par les individus contemporains, le travail de rue constitue une pratique qui s'est fortement développée depuis trois décennies au Québec, auprès de divers publics et dans divers milieux. Même si certains organismes s'adressent à la population générale ou à la jeunesse de leur communauté locale et que d'autres ciblent spécifiquement certains publics marginalisés (personnes toxicomanes, travailleuses du sexe, itinérantes, fugueuses, etc.), les jeunes, adolescents et jeunes adultes, « en difficulté », « vulnérables », « à risques », autrement dit « plus ou moins en rupture sociale », composent le groupe le plus souvent visé par les équipes en travail de rue.

Le travail de rue s'inscrit plus largement à l'intérieur d'une panoplie de moyens d'intervention de proximité de plus en plus valorisée dans une société où la complexité des rapports sociaux combinée à la singularité des expériences individuelles exige un accompagnement personnalisé des personnes aux prises avec des difficultés (Clément *et al.*, 2009 ; Bellot et Baillergeau, 2007). Comme le résumait Carrière *et al.* :

c'est donc par le développement d'une approche centrée sur la personne, l'intervention dans le milieu de vie, le maintien à domicile, l'accompagnement, la participation des usagers et de la population aux processus d'intervention et de décision que prennent formes les pratiques de proximité au Québec (2009 : 288).

Ainsi, s'appuyant comme d'autres modes d'accompagnement sur une position d'« aide rapprochée », le travail de rue se positionne dans une perspective de soutien à l'autonomisation et à l'intégration sociale des personnes en misant sur l'établissement d'une relation de proximité (Gagnon, 2009). Selon Clément *et al.*, le recours croissant au référentiel de proximité dans différents domaines témoigne d'une visée de « rapprochement intersubjectif, expérientiel, spatial, écosystémique ou décisionnel à des fins de reconnaissance identitaire, d'adaptation, de participation, d'intégration et de maïeutique » (2009 : 12). Comme le suggèrent Carrière *et al.*, « la proximité qu'on prône implicitement apparaît comme une valeur sociale, une sorte de refuge pour les liens, dans la société moderne individualiste, technologique, anémique et complexe » (2009 : 288).

LE QUOTIDIEN DE L'ACCOMPAGNEMENT DES TRAVAILLEURS DE RUE

Comme le relève Pector, « par son implication directe dans les milieux de socialisation des jeunes, le travailleur de rue est à la fois un témoin privilégié des difficultés spécifiques à la jeunesse et un médiateur qui accompagne le jeune dans son cheminement existentiel et social » (Fontaine et Duval, 2003). Du point de vue de Cheval (2001), la relation d'accompagnement établie avec les personnes par les travailleurs de rue au sein de leurs milieux de vie permet d'agir comme « créateurs de liens sociaux » à l'intersection de divers rapports. Exploitant les multiples dimensions de la proximité (géographique, culturelle, relationnelle, etc.), cette position-pivot singulière permet aux travailleurs de rue d'être présents avec les jeunes, parmi eux, entre eux, et entre eux et les adultes et les structures sociales qui les entourent.

Aussi, quoique les défis et les stratégies varient selon les publics joints par ces intervenants, selon les milieux dans lesquels ils travaillent et les mandats spécifiques qui leur sont attribués, les fondements de ce travail de proximité

s'articulent globalement aux mêmes principes de base qui consistent à « aller vers et être là », « être avec et ensemble » et « agir avec et entre ».

Aller vers et être là : une posture « in situ »

Misant sur un mouvement d'« aller vers » le territoire d'autrui, le travail de rue investit une démarche de rapprochement géographique et d'adaptation culturelle pour intégrer les espaces de vie des populations visées. Fondé sur une approche volontaire et progressive, ce déplacement permettrait de découvrir et d'intégrer l'univers de ceux qui se tiennent ou sont tenus à l'écart des espaces sociaux institués (Fontaine, 2011). Comme le suggèrent Clément *et al.* en parlant des pratiques d'intervention menées dans les milieux de vie : « il s'agit alors d'« aller vers » et d'être au plus près de ceux qui ont besoin d'aide et de soutien. [...] C'est l'individu situé dans ses repères sociaux qui devient le point focal des pratiques de proximité » (2009 : 7).

Du point de vue de Céfai et Gardella, qui traitent du travail de rue mené dans le cadre de l'urgence sociale auprès des sans-abris à Paris, « la décision d'« aller vers » ceux qui n'ont plus la force de réclamer pour les « faire venir » vers les institutions est une décision politique, autant qu'un choix éthique » (2011 : 39). Selon eux, le processus personnalisé d'approche et de relation avec les personnes marginalisées, fondé sur un principe d'aide sans condition, ne cherche pas à stigmatiser les individus pour leur parcours, ni à les normaliser à tout prix, mais plutôt « les retient ou les ramène dans l'horizon d'une commune humanité » en reconnaissant leur existence sociale et subjective (*ibid.*).

À travers ce rapprochement, les travailleurs de rue découvrent les codes, les langages, les valeurs et les dynamiques à l'œuvre dans les milieux investis, puis modulent leurs conversations et leurs actions quotidiennes en fonction des activités routinières des personnes rencontrées afin d'assurer une présence respectueuse et signifiante dans leurs espaces de vie (Fontaine, 2011, 2010b ; Martel, 2008). Misant sur la connaissance culturelle de l'univers des jeunes favorisée par leur présence directe sur le terrain, les travailleurs de rue tâchent de mobiliser le « stock de références » co-construit au fil du quotidien avec ces personnes pour continuellement renforcer les bases d'une relation de confiance porteuse de sens et d'opportunités (Fontaine, 2011, 2011b, 2010b ; Martel, 2008).

Comme l'illustrent les situations rapportées par les acteurs observés dans le cadre de ma thèse doctorale (Fontaine, 2011), les travailleurs de rue consacrent une large part de leur travail à découvrir l'univers d'interactions des jeunes côtoyés ainsi qu'à s'y faire graduellement une place significative. Ainsi, pendant qu'ils flânent à la station de métro, qu'ils passent dire bonjour à l'appart, qu'ils mangent au resto du coin, qu'ils jouent aux cartes sur une table à pique-nique au parc, qu'ils bavardent au salon de coiffure ou qu'ils sillonnent la rue « principale » avec des jeunes, les travailleurs de rue mobilisent leur rapport à

l'espace-temps pour co-créer avec les personnes un espace relationnel et situationnel propice à l'accompagnement.

  tre avec et ensemble : une relation intersubjective

Leur manière non intrusive de faire leur place et la présence qu'ils occupent dans le territoire de leurs publics permettent aux travailleurs de rue d'investir le tissu social des milieux et d'y interagir parmi les acteurs en misant sur « la porosité des frontières » entre les univers fréquentés pour contribuer à y tisser du lien social (Clément *et al.*, 2009 : 8). Ainsi, au fur et à mesure qu'ils sont intégrés dans les espaces de vie des jeunes, les travailleurs de rue sont impliqués dans les réseaux d'interactions qui meublent leur vie quotidienne et sont invités à y prendre part de façon plus active.

Suivant ce processus de familiarisation au sein de l'univers des jeunes, l'intégration progressive des travailleurs de rue dans les espaces fréquentés par leur public se traduit par le passage de situations d'interaction « non focalisée » où « l'attention mutuelle reste flottante » à des contextes d'interaction de plus en plus focalisée où le lien crée avec des personnes appelle une relation basée sur une « attention mutuelle soutenue » (Le Breton, 2004 : 108). En effet, à force de partager des temps informels avec les jeunes, les travailleurs de rue sont graduellement incorporés dans leur univers « intime » et de plus en plus interpellés dans des conversations personnalisées.

Considérant que la clé de leur acceptation et de leur insertion dans le milieu repose sur l'attitude authentique qu'ils adoptent pour se laisser découvrir et apprivoiser par ceux qu'ils veulent joindre, les travailleurs de rue estiment que c'est en restant soi-même sur le terrain qu'il est possible de développer un rapport réciproque et ouvert permettant aux gens de se révéler et de se confier sans peur d'être jugés (Fontaine, 2011). Ainsi, selon eux, l'activation de leur rôle passe par l'approfondissement de la « relation d'être » établie avec les personnes, alors que c'est la charge symbolique de reconnaissance mutuelle de cette rencontre intersubjective qui permet d'animer un espace de parole et de co-construction de sens propice à un accompagnement significatif (Fontaine, 2011b ; Cheval, 2001).

C'est ainsi en puisant dans le bassin de routines et d'expériences partagée avec les jeunes côtoyés (intérêts, souvenirs, gestuelles, blagues, vocabulaire, etc.) que les travailleurs de rue donnent consistance à leur rôle. C'est aussi en mobilisant ces ressources qu'ils parviennent à ancrer leurs interventions dans une logique de propension où ils s'appuient sur la configuration des situations et des relations existantes pour enclencher diverses transformations convergentes avec les aspirations des jeunes accompagnés (Fontaine, 2011b, 2010b ; de Boev   et Giraldi, 2010).

Partant d'une telle dynamique de proximité situationnelle et relationnelle, une large panoplie de modes d'accompagnement prend forme entre les

travailleurs de rue et les jeunes, que ce soit à travers des activités ludiques, sportives ou culturelles permettant de renforcer le lien de familiarité, dans le cadre de démarches spécifiques, ponctuelles ou étalées dans le temps, par la distribution de matériel préventif et la co-élaboration de tactiques de réduction des méfaits, au cours de situations de crise ou d'urgence, ou encore au fil de conversations et de moments d'écoute favorables à la libération de la parole et à la mise en sens des expériences, voire au sein d'un long processus de cheminement marqué par diverses prises de conscience et mises en action (Fontaine, 2011).

Comme le mettent en lumière plusieurs exemples rapportés dans ma thèse doctorale (Fontaine, 2011), les travailleurs de rue partagent divers moments exceptionnels qui prennent forme autant dans les situations ordinaires du quotidien que dans des occasions extraordinaires de l'existence. Ainsi, Benoit raconte son expérience d'escalade avec un jeune et la charge symbolique « de grimper ensemble un mur » et de l'encourager au fil des obstacles « vas-y, touche plus loin, tu vas l'avoir ». Quant à lui, Christophe rapporte jusqu'où des liens peuvent mener dans l'intimité des gens : « J'ai même un lien qui s'est rendu à la salle d'accouchement. » Carole fait le récit de son accompagnement d'une travailleuse du sexe au poste de police pour dénoncer une agression sexuelle. Ève, à son tour, relate de semaine en semaine l'évolution de la situation d'une jeune immigrante confrontée à des conditions de vie et à des responsabilités intenable. Damien, pour sa part, résume le rôle de continuité joué au fil du temps avec un jeune qui vient et repart régulièrement, suivant les hauts et les bas de sa vie mouvementée.

En somme, chaque travailleur de rue dessine une toile de relations avec des personnes parmi lesquelles il accompagne d'une multitude de manières les expériences qui trament leur trajectoire individuelle et collective. Selon les publics qu'ils joignent et les milieux où ils s'intègrent, selon les réalités qui s'y vivent et les relations qui s'y tissent, les travailleurs de rue sont interpellés par diverses situations plus ou moins dramatiques ou ludiques.

Agir entre : une position d'entre-deux

Au fil de leur intégration dans la communauté, de leurs interventions avec les jeunes et leur entourage, de leurs activités de collaboration et de concertation, les travailleurs de rue sont engagés dans une vaste série d'interactions sociales (Fontaine, 2011). De plus, la position intermédiaire qu'ils occupent dans ces interactions enjoint à ces intervenants de proximité de jouer un rôle de pivot à l'intersection entre les jeunes plus ou moins en rupture sociale et les structures sociales qui les concernent (Duval et Fontaine, 2000).

Les travailleurs de rue remplissent ainsi diverses fonctions de référence et d'orientation, de démarchage, d'information et d'éducation, de liaison, de traduction, de communication, de modération, etc. (Fontaine et Duval, 2003 ;

Martel, 2008). Au-delà de ces fonctions pratiques, les travailleurs de rue occupent aussi un rôle symbolique de passeur entre les jeunes et les adultes et les institutions qui les entourent. En effet, situés dans l'entre-deux, ces intervenants servent tantôt de pont tantôt de tampon dans la relation parfois trop silencieuse, d'autres fois tumultueuse entre les jeunes en rupture et les structures sociales (Fontaine, 2011b, 2010 ; Fontaine et Duval, 2003 ; Cheval, 2001 ; Duval et Fontaine 2000 ; Bondu, 1998). Confirmant l'efficacité symbolique de cette posture de trait d'union, Clément estime que « ces passeurs facilitent le passage entre le monde de la rue et le monde qui leur convient plus que celui qui les a rejetés » (Clément, 2009 : 146). Dans le même sens, Parazelli souligne que le rôle de médiation du travail de rue s'inscrit dans une perspective de restauration démocratique du lien social « de manière à ce que les jeunes puissent voir que la société n'est pas une jungle » (2002 : 302).

Cette position de passeur qu'occupent les travailleurs de rue est régulièrement mise à profit dans diverses situations d'interactions entre les jeunes et les adultes qui les entourent, mais elle comporte aussi une portée politique qui dépasse son utilité directe alors que la « proximité dans l'action » et le « faire ensemble » permettent aux intervenants de rue d'agir comme relais des préoccupations des populations jointes et d'ainsi les mobiliser plus ou moins directement dans le processus complexe de « coproduction de l'action publique » au profit de services mieux adaptés à leur réalité (Clément, 2009 : 151, 153). Par exemple, le point de vue de témoin-acteur privilégié des travailleurs de rue peut contribuer à sensibiliser les intervenants et les institutions à l'impact de leurs attitudes et de leurs stratégies d'intervention sur les conditions de vie et d'existence des jeunes (Fontaine, 2009 ; Clément *et al.*, 2009). Ces acteurs de terrain peuvent aussi agir comme « leviers sociaux » en contribuant à identifier les chevauchements et les trous dans le filet social où certains s'enlisent, et en servant de vecteurs de changement par la favorisation de la participation sociale des jeunes (Goyette *et al.*, 2011 ; Gauvin, 2009).

Ainsi, comme le montrent plusieurs exemples dont j'ai pu être témoin au sein de l'équipe de travailleurs de rue observée dans ma démarche doctorale (Fontaine, 2011), ces praticiens mobilisent de différentes manières leur position d'entre-deux pour faire la liaison entre les jeunes et la communauté, que ce soit en sensibilisant les acteurs du milieu au point de vue des jeunes, en orientant ces derniers vers les ressources dont ils ont besoin, en facilitant l'accès à des services, en mobilisant des partenaires dans une action concertée favorable au mieux-être des jeunes, etc. En ce sens, comme l'étoffe Cheval (2001), l'accompagnement des travailleurs de rue dépasse la relation interpersonnelle avec les jeunes en rupture sociale et s'inscrit bel et bien dans un rôle de « créateurs de liens sociaux », ce qui implique une multitude d'interactions à l'intersection de divers rapports sociaux.

LES PARADOXES DE L'ACCOMPAGNEMENT

Même si les principes de l'accompagnement social déployés par le biais du travail de rue s'enracinent dans une conception dialogique de l'intervention où la relation intersubjective constitue le moteur d'une action à visée émancipatrice, plusieurs paradoxes traversent la négociation du sens et des usages de cette pratique de proximité, d'autant plus que, comme le rappelle Gagnon, « l'accompagnement est une manière de répondre à l'une des préoccupations morales qui se posent à nos contemporains, un effort pour surmonter une contradiction » (2009 : 349).

Comme le suggère cet auteur, « si l'accompagnement définit une forme de relation, celle-ci ne se limite pas à un face-à-face entre deux individus et dépend des conditions institutionnelles et symboliques dans lesquelles il est pratiqué, et, plus largement encore, des rapports sociaux et politiques sur lesquels la société est fondée » (Gagnon, 2009 : 348). Ainsi, dans un contexte sociétal dominé par la montée d'un individualisme libéral et technocratique, la relation dialogique d'accompagnement est confrontée au paradoxe de sa participation à l'individualisation de l'intervention sociale ainsi qu'à l'instrumentalisation de la relation de proximité.

Un processus d'individualisation de l'intervention sociale

S'il est facile de démontrer l'avantage d'offrir par le biais du travail de rue un accompagnement personnalisé aux jeunes plus ou moins vulnérables, il faut admettre que la contrepartie du recours à une telle pratique de proximité est principalement de participer à la tendance croissante à l'individualisation de l'intervention. En fait, la concentration des interventions sur la trajectoire des personnes aurait tendance à mettre en veilleuse une lecture structurelle des réalités sociales et à contribuer davantage à la perpétuelle quête d'adaptation individuelle que ne le ferait la prise en charge collective des problèmes sociaux (Châtel, 2010 ; Soulet, 2010 ; Gagnon, 2009). Comme Soulet le met en perspective :

Il s'agit, par la mise en œuvre d'actions de proximité, de participer à créer un espace de parole et de convivialité faciles, d'ouvrir un micro-espace de communication. Cette logique de bas seuil n'est pas centrée sur le soin, elle vise simplement la constitution d'un espace de réconfort et de première protection afin de permettre l'énonciation de la souffrance. (2010 : 79)

Ainsi, paradoxalement, même si l'accompagnement des travailleurs de rue peut apporter diverses compensations matérielles, relationnelles ou symboliques dans la vie des personnes, le manque d'impact direct de ce mode d'intervention sur les conditions socioculturelles et socio-économiques qui fragilisent l'organisation sociale et les parcours individuels confirmerait le processus de respon-

sabilisation des individus envers leurs réussites et leurs non-réussites à être heureux, en santé et intégrés (Châtel, 2010). Comme le relève Gagnon :

L'accompagnement vient réduire une insécurité et compenser une fragilité. Mais il entretient en même temps une certaine insécurité et une certaine fragilité. Fondé sur l'impératif d'autonomie, il laisse les individus dans l'incertitude quant à l'aide qu'ils peuvent recevoir et aux choix qu'il faut faire. (2009 : 349)

Suivant la même logique, dans un contexte où le filet social de protection s'effrite et où « l'accompagnement participe d'un certain individualisme libéral » (Gagnon, 2009 : 344), chacun est appelé à se prendre en main en composant avec les outils et les opportunités qui sont à sa disposition. Or, devant l'appauvrissement des ressources et le morcellement des services, les travailleurs de rue se heurtent souvent à l'absence de dispositifs d'aide adaptés à la complexité des réalités des jeunes accompagnés, ou encore font face à des trous de services pour des jeunes « trop ou pas assez » en difficulté pour entrer dans les catégories des publics ciblés par les programmes (Fontaine, 2001). Ainsi, en tension entre les exigences d'autonomisation des personnes et les mécanismes de normalisation des conduites individuelles, ces intervenants louvoient avec ceux qu'ils accompagnent de manière à favoriser leur adaptation au trajet d'échelles et de serpents qui dessine leur parcours. Comme le résume Gagnon :

La société d'accompagnement sera-t-elle une société de l'adaptation, où chaque individu, séparément, doit constamment se transformer pour répondre aux changements, avec le soutien d'un accompagnement plus ou moins contraignant et normalisant et plus ou moins accessible selon les ressources dont il dispose ? (2009 : 348)

En somme, pour caricaturer l'un des paradoxes de l'intervention de proximité, cette tendance à l'individualisation de l'intervention à laquelle participe la logique volontaire d'accompagnement personnalisé en travail de rue aurait pour impact de renforcer la responsabilisation des personnes envers leur propre sort en leur offrant, au mieux, une aide pour composer avec les contraintes structurelles qui entretiennent leurs conditions de vulnérabilité (Soulet, 2010 ; Gagnon, 2009).

Un processus d'instrumentalisation du lien de proximité

L'exercice de reconnaissance mutuelle qu'implique l'établissement d'une relation d'accompagnement exige de l'accompagnant une implication considérable et parfois lourde de conséquences : « L'activité d'accompagnement peut être pénible et piégeant, puisqu'il repose sur la singularité de la relation et donc sur l'engagement affectif et moral de l'aidant. » (Gagnon, 2009 : 346). Cela dit, même si les travailleurs de rue observés dans ma recherche reconnaissent être confrontés à des tensions relationnelles, ils estiment que le dialogue et le questionnement en équipe les aide à savoir ne pas « rouler sur le ressentiment » avec ceux qui leur

sont plus antipathiques, tout autant qu'à « balayer toute ambiguïté » dans les relations avec ceux pour qui ils éprouvent de l'affection (Fontaine, 2011).

En somme, en tant que rapport intersubjectif fondé sur une logique réciprocaire, « l'accompagnement se veut une relation personnalisée, à quoi une trop grande standardisation enlèverait force et valeur aux yeux des individus ; une relation qui prend en compte l'individu dans son unicité et son unité (holisme) » (Gagnon, 2009 : 337). Or, en même temps qu'ils sont appelés à s'investir avec authenticité dans la relation, les travailleurs de rue sont confrontés aux limites qui freinent leur capacité d'investissement et aux pressions qui menacent d'en détourner le sens et les usages (Fontaine, 2001).

Par exemple, l'incertitude des ressources investies en travail de rue entretient une instabilité qui précarise les conditions d'exercice et la pérennité de cette pratique (Fontaine 2011, 2001). Additionné aux limites professionnelles que s'imposent les praticiens pour se protéger d'un excédent d'implication personnelle, la précarité et la déqualification qu'entretient l'inconstance des ressources « entraînent un désengagement des intervenants et un roulement du personnel » (Gagnon, 2009 : 348). Or, les ruptures dans la continuité des liens et des services que suscitent ces mises à distance suspendent une épée de Damoclès au-dessus de la relation d'accompagnement avec les personnes et réduit l'assurance qu'elle puisse constituer la source de reconnaissance qu'elle prétend offrir. Autrement dit, comme le souligne Gagnon, « l'accompagnement repose sur un engagement dont on ne sait s'il sera tenu ou si seulement quelqu'un l'a pris » (2009 : 350).

En outre, au-delà du manque de ressources pour assurer la continuité du travail de rue auprès des jeunes, diverses pressions technocratiques, politiques et institutionnelles exercent à distance une importante influence sur les significations, les conditions et les modalités de la pratique. Par exemple, alors qu'ils voudraient mettre en valeur la richesse intersubjective de leur relation aux individus et aux groupes accompagnés, la complexité et l'unicité de leur situation respective ainsi que la globalité des dimensions qu'ils abordent avec ces personnes, les acteurs en travail de rue doivent, pour des fins de financement, définir leur public d'une façon fragmentée en fonction de problématiques ciblées et polarisée autour de visions réductrices souvent dévalorisantes (vulnérables, à risques, dangereux, etc.).

De plus, les attentes de résultats mesurables et prévisibles des bailleurs de fonds imposent directement un étai sur le sens accordé au travail de rue et aux conditions à mettre en œuvre pour soutenir l'efficacité de cette pratique (Fontaine, 2011, 2001). Comme le soulignent Céfaï et Gardella, au-delà des procédures institutionnelles et des actes professionnels normés qui balisent l'intervention, « la multiplicité de gestes, de paroles, d'attitudes, d'expressions, de silences, d'émotions – qui passent dans le travail de rue – [sont] d'autant plus difficiles à reconnaître et à évaluer qu'ils sont vus et sus de tous, mais

absents des grilles ergonomiques, des bilans chiffrés et des controverses politiques» (2011 : 26).

En conséquence, la difficulté de mettre en valeur les subtilités du travail de rue dans de telles évaluations technicistes et comptables laisse dans l'ombre les composantes de l'efficacité symbolique de cette intervention de proximité et, de ce fait, en précarise les conditions de mise en œuvre. Comme le remarque Benoît au cours d'une rencontre d'équipe observée dans le cadre de ma thèse doctorale où il cherche à trouver des indices permettant de témoigner de la progression de la portée de ses relations d'accompagnement : «la relation d'être se mesure mal!». Suivant les modalités d'évaluation standardisées qui leur sont imposées, les travailleurs de rue expriment leur difficulté de rendre compte de retombées potentielles impossibles à anticiper et à mesurer à court terme, comme en témoignent deux jeunes revenus dans le décor de la travailleuse de rue après plus d'une année d'éloignement : «T'étais là quand on allait bien, tu chillais avec nous, pis t'étais là quand ça allait pas, tu nous as aidés à faire notre CV, pis plein d'affaires, on veut te remercier.»

En plus d'avoir un effet de compression du temps et de formalisation contraignante qui rétrécit les espaces de créativité et les marges de manœuvre nécessaires pour agir dans les zones grises des rapports sociaux, les différentes pressions technocratiques qui pèsent sur le travail de rue menacent de détourner le sens et la légitimité accordés à cette pratique. Rompant la continuité de sens entre la lecture de la réalité partagée par les travailleurs de rue avec les personnes accompagnées et celle qu'ils négocient avec les institutions pour correspondre aux normes en vigueur, cette déformation tend à creuser un fossé entre le sens investi dans l'action et le discours tenu pour la justifier. Or, en plus de menacer d'éloigner les praticiens des espaces sociaux marginalisés, un tel écart culturel avec le milieu compromet directement la capacité d'innovation essentielle à l'adaptation continue de cette pratique de proximité à la singularité des situations et à l'unicité des personnes et des groupes en rupture sociale.

PORTÉE SYMBOLIQUE ET POLITIQUE DE L'INTERVENTION DE PROXIMITÉ

En somme, comme l'efficacité du travail de rue ne repose pas que sur un rendement pratique, mais aussi et surtout sur la valeur et la portée symbolique du lien de «commune humanité» établi avec des jeunes plus ou moins en rupture sociale, les négociations menées par ces acteurs de proximité avec les institutions ainsi qu'avec l'interface entre celles-ci et les jeunes peuvent faire office d'espace de discussion, et donc de prise en compte, des conditions d'existence sociale de ces derniers (Fontaine, 2011 ; de Boevé et Giraldi, 2010 ; Cheval, 2001).

Ainsi, face aux pressions exercées vers l'individualisation de l'intervention et vers l'instrumentalisation de la relation de proximité, la conscience de la

portée politique du travail de rue paraît essentielle à préserver dans la mesure où les travailleurs de rue veulent éviter le piège de voir leur pratique réduite à une aide aux plus démunis pour «tenir le coup» sans pour autant contribuer à élargir leur accès à la sphère de la citoyenneté (Céfaï et Gardella, 2011 : 26).

Autrement dit, si les travailleurs de rue ne veulent pas voir leur rôle limité à une fonction adaptative de «régulation des vulnérabilités sociales» ni céder au danger «de ramener les problèmes relevant du système social à des considérations strictement individuelles et de leur ôter leur dimension politique», ces intervenants de proximité doivent dépasser l'intervention thérapeutique et compassionnelle pour participer à élargir l'accès à «des places socialement signifiantes» (Soulet, 2010 : 82, 86) qui contribuent à décrystalliser les relations figées qui entretiennent la rupture sociale et symbolique entre certains jeunes et la société (Fontaine, 2011 ; Bondu, 1998). Dans cette perspective, même si, selon les contextes et les milieux, les travailleurs de rue sont appelés à joindre certains publics spécifiques ou à se préoccuper d'une dimension pointue des réalités vécues par leur public, ces intervenants sociaux doivent lutter contre toute forme de stigmatisation de ces populations en considérant toujours la toile d'interactions où vivent et évoluent ceux qu'ils accompagnent.

Or, pour soutenir une telle vision transformatrice de l'intervention de proximité, les acteurs en travail de rue d'ici et d'outremer ont intérêt à se mobiliser pour élaborer, revendiquer et mettre en œuvre des conditions organisationnelles (financement, encadrement, formation, etc.) qui favorisent le déploiement de cette pratique ainsi que pour porter une analyse et un discours collectifs sur les situations sociales qui les interpellent, ce à quoi s'emploient de plus en plus les milieux associatifs en travail de rue au Québec et à l'échelle internationale (Fontaine, 2010a ; de Boevé et Giraldi, 2010).

RÉSUMÉ | ABSTRACT

Après avoir posé un regard sur le besoin d'accompagnement social des jeunes plus ou moins en rupture sociale, l'article décrit comment les pratiques d'action communautaire en travail de rue permettent d'explorer «in situ» leur vie sociale et intime, puis de mettre en œuvre un accompagnement modulé à leurs préoccupations et aspirations suivant les aléas de leur vie quotidienne ainsi que de leurs enjeux existentiels et sociaux. Cette réflexion souligne aussi les paradoxes de cette logique de l'accompagnement qui participe d'une tendance à l'individualisation de l'intervention et à l'instrumentalisation de la relation de proximité.

After reviewing the social support needs of marginalized youths, this paper describes how community street work initiatives offer a means of exploring their social and personal lives in situ and of providing a form of support tailored to their concerns and aspirations and that can adapt to the ups and downs of their daily lives, as well as their existential and social issues. The paper also underscores the paradoxes inherent in the logic of this support, which follows a trend toward individualizing intervention and instrumentalizing outreach relationships.

R É F É R E N C E S B I B L I O G R A P H I Q U E S

- BELLOT, Céline et Évelyne BAILLERGEAU (dir.). 2007. *Les transformations de l'intervention sociale : entre innovation et gestion des nouvelles vulnérabilités ?*. Québec, Presses de l'Université du Québec.
- BONDU, Dominique. 1998. *Nouvelles pratiques de médiation sociale. Jeunes en difficulté et travailleurs sociaux*. Paris, ESF Éditeurs.
- CÉFAÏ, Daniel et Édouard GARDELLA. 2011. *L'urgence sociale en action : ethnographie du Samusocial de Paris*. Paris, La Découverte.
- CHÂTEL, Viviane et Shirley ROY (dir.). 2010. *Penser la vulnérabilité, visages de la fragilisation du social*. Québec, Presses de l'Université du Québec.
- CARRIÈRE, Michèle, Audette BÉDARD, Francine BLACKBURN et Annick MERCIER. 2009. « Vivre la proximité dans la formation professionnelle initiale. Un moyen d'en faire une réalité dans les pratiques », dans Michèle CLÉMENT *et al.* (dir.). *Proximités : lien, accompagnement et soin*. Québec, Presses de l'Université du Québec : 285-301.
- CHEVAL, Chantal. 2001. « Des travailleurs de rue créateurs de liens sociaux », dans Henri DORVIL et Robert MAYER (dir.). *Problèmes sociaux – tome II – Études de cas et interventions sociales*. Québec, Presses de l'Université du Québec : 362-385.
- CLÉMENT, Serge. 2009. « Le travail de passeur. Mise à proximité, respect de la personne et coproduction de l'action publique », dans Michèle CLÉMENT *et al.* (dir.) *Proximités : lien, accompagnement et soin*. Québec, Presses de l'Université du Québec : 139-154.
- CLÉMENT, Michèle, Lucie GÉLINEAU et Anaïs-Monica McKAY (dir.). 2009. *Proximités : lien, accompagnement et soin*. Québec, Presses de l'Université du Québec.
- COLOMBO, Annamaria. 2010. « Jeunes à risque? Le sens des pratiques dites à risque et sortie de la rue », *Revue Criminologie*, 43, 1 : 155-170.
- de BOEVÉ, Edwin et Maïta GIRALDI (dir.). 2010. *Guide international sur la méthodologie du travail de rue*. Paris, L'Harmattan.
- DUVAL, Michelle et Annie FONTAINE, 2000. « Lorsque des pratiques différentes se heurtent : les relations des travailleurs de rue avec les autres intervenants », *Revue Nouvelles Pratiques sociales*, 13, 1 : 49-67.
- DUVAL, Michelle, Annie FONTAINE, Danielle FOURNIER, Suzanne GARON et Jean-François RENÉ. 2004. *Les organismes communautaires au Québec : pratiques et enjeux*. Montréal, Gaëtan Morin Éditeur.
- FONTAINE, Annie. 2011a. *La culture du travail de rue : une construction quotidienne*. Thèse de doctorat, École de service social, Faculté des arts et des sciences, Université de Montréal.
- FONTAINE, Annie. 2011b. « Le travailleur de rue, passeur et médiateur dans la vie des jeunes » dans Martin GOYETTE *et al.* (dir.). *Les transitions à la vie adulte des jeunes en difficulté : concepts, figures et pratiques*. Presses de l'Université du Québec : 187-200.
- FONTAINE, Annie (dir.). 2010a. *Les actes de la Rencontre internationale des professionnels en travail de rue : tout un monde de liens et de savoirs*. Québec, Association des travailleurs et travailleuses de rue du Québec (ATTRueQ).
- FONTAINE, Annie. 2010b. « Le travail de rue dans l'univers de la rue », *Revue Criminologie*, 43, 1 : 137-153.

- FONTAINE, Annie. 2009. «La construction culturelle du travail de rue : un éclairage démocratique sur le renouvellement des pratiques?», *Revue Nouvelles Pratiques sociales*, 22, 1 : 63-76.
- FONTAINE, Annie. 2001. *Le travail de rue face aux pressions technocratiques : les enjeux de la planification intégrée de services sociaux et de santé pour une pratique d'intervention autonome en lien avec les jeunes marginalisés*. Mémoire de maîtrise en intervention sociale, UQAM.
- FONTAINE, Annie et Michelle DUVAL. 2003. *Le travail de rue dans l'entre-deux : trousse à l'intention des travailleurs de rue sur leurs rapports avec les autres intervenants*. Service aux collectivités de l'UQAM et l'ATTRueQ.
- GAGNON, Eric. 2009. «Une société d'accompagnement», dans Michèle CLÉMENT *et al.* (dir.). *Proximités : lien, accompagnement et soin*. Québec, Presses de l'Université du Québec : 334-353.
- GAUVIN, Annie. 2009. «L'action communautaire autonome et l'approche globale communautaire», dans *L'approche globale : contexte et enjeux*. Québec, Regroupement des organismes communautaires de la région 03 : 110-134.
- GOYETTE, Martin, Céline BELLOT et Annie PONTBRIAND (dir.). 2011. *Les transitions à la vie adulte des jeunes en difficulté : concepts, figures et pratiques*. Montréal, Presses de l'Université du Québec.
- JEFFREY, Denis. 2004. «Rites de passage au monde adulte», dans Pierre-W. BOUDREAULT et Michel PARAZELLI (dir.). *L'imaginaire urbain et les jeunes. La ville comme espace d'expériences identitaires et créatrices*. Québec, Presses de l'Université du Québec : 221-236.
- LE BRETON, David. 2004. *L'interactionnisme symbolique*. Paris, Presses universitaires de France.
- LE BRETON, David. 2002. *Conduites à risque*. Paris, Presses de l'Université française.
- MARTEL, Geneviève. 2008. *Le travail de rue : une pratique préventive auprès des jeunes à risque d'adhérer à un gang?* Montréal, Société de criminologie du Québec pour la Direction de la prévention et de la lutte contre la criminalité, Ministère de la Sécurité publique du Québec.
- PARAZELLI, Michel. 2002. *La rue attractive : parcours et pratiques identitaires des jeunes de la rue*. Québec, Presses de l'Université du Québec.
- ROY, Shirley et Roch HURTUBISE (dir.). 2007. *L'itinérance en question*. Québec, Presses de l'Université du Québec.
- SANTÉ CANADA, 2011. *Le rapport de l'administrateur en chef de la santé publique sur l'état de la santé publique au Canada 2011, Jeunes et jeunes adultes en période de transition*. Ottawa, Santé Canada.
- SOULET, Marc-Henri. 2010. «La vulnérabilité : un problème social paradoxal», dans Viviane CHÂTEL et Shirley ROY (dir.). *Penser la vulnérabilité, visages de la fragilisation du social*. Québec, Presses de l'Université du Québec : 65-90.
- XIBERRAS, Martine. 1993. *Les théories de l'exclusion. Pour une construction de l'imaginaire de la déviance*. Paris, Méridiens Klincksieck.